

26 Sep 1977

EXPOSITIONS

## La vidéo: ni vierge ni vieille dame

Une technique où le tube cathodique  
remplace toile et pinceau et que les artistes n'utilisent  
pas toujours pour notre plaisir



« Madame Récamier », par et avec Colette

« Le caméléon change de couleur pour se conformer au décor. Je fais le contraire »

DIXIEME BIENNALE DE PARIS  
Palais de Tokyo, Musée d'Art moderne  
de la Ville de Paris,  
11-13, av. du Président-Wilson

■ Sous les projecteurs, comme un tableau vivant, une femme est assise près d'un homme silencieux, la tête penchée, l'air buté. Des haut-parleurs, au-dessus d'eux, hurlent : « Was ist Kunst ? » (« Qu'est-ce que l'art ? »). Dans une autre salle, Ruth Marten, jeune Américaine à la chevelure rousse bouclée, applique de durs « pinceaux » — des aiguilles — sur le plus délicat des supports : la peau humaine. Ce sont bien les seules provocations de cette Dixième Biennale qui présente cent cinquante artistes de vingt-cinq pays et prétend faire le bilan de la jeune création artistique à travers le monde.

Cette année, l'accent est résolument mis, dans les intentions en tout cas, sur les arts qui utilisent les techniques modernes. La vidéo, ni vierge ni vieille dame, a aujourd'hui plus de dix ans et, avec elle, le tube cathodique remplace toile et pinceau.

Dès l'entrée, on est plongé dans des environnements composés d'un ou plusieurs écrans. Sur l'un d'eux, à l'intérieur d'un vaste filet-piège à mouches ou à spectateurs — une speakerine-vamp ressasse indéfiniment le slogan

sournois qu'à la radio japonaise, pendant la Seconde Guerre mondiale, la Rose de Tokyo, traîtresse américaine, murmurait aux pilotes américains pour les persuader de se rendre. Ailleurs, le visiteur se retrouve dans les scènes filmées en vidéo, au même moment, à l'extérieur du musée. Car cette technique offre l'avantage du direct, et les artistes en jouent, pas forcément pour notre plaisir, hélas ! Nous n'apprenons rien. En 1974, déjà, l'A.R.C. (Animation Recherche Confrontation) consacrait une exposition exhaustive à l'art-vidéo.

### On dort parfois à l'école

Trois ans après, la Biennale nous promettait un historique. Le voici, beaucoup trop rapide, dans le style « un peu d'histoire » des guides verts. Mais il nous permet cependant de découvrir les travaux des Américains et des Britanniques, ces derniers se consacrant surtout au paysage. On est déconcerté par des plans interminables, un refus systématique du montage — peut-être parce que nous sommes trop figés par notre habitude du cinéma, art du mouvement et du temps, alors que la vidéo se complait dans l'immobilité et la lenteur. Ainsi Stephen Partridge nous montre, en parallèle, pendant près de trente minutes, les flots mous de la Tamise et de la Seine. Ceux qui pratiquent la vidéo, regard arrêté, attention ex-

trême aux moindres détails, la présente souvent comme une « école de la perception ». Soit. Mais, à l'école, parfois, on dort.

Ce qu'il y a de mieux à la Biennale c'est la photo. Des artistes ont décidé de tricher avec les moyens que leur donne cet art du plan fixe. Eve Sonneman photographie des gens penchés sur la superbe terrasse d'observation du World Trade Center de New York, et, mettant l'un à côté de l'autre ces instantanés, elle nous laisse imaginer un scénario et ses rebondissements. Un autre artiste-photographe, en réglant différemment son appareil, propose plusieurs versions d'une même image. Pieter Mol joue simplement des variations du gris de la fumée. Albrecht D. accole, pour en dénoncer la violence, des photos glanées dans la presse politique ou porno, des affiches ou des bandes dessinées.

Toujours sur la violence, en quatre-vingts mètres carrés, le Groupe Untel présente le résultat d'une longue enquête sur les préoccupations des Parisiens. Dans un faux supermarché, il expose des objets ramassés au hasard des trottoirs. Cartes postales, sachets en plastique, étiquettes, prospectus disent, par la bande, ce que sont les rêves d'amour, les vacances, l'argent, le choix d'une profession, le chômage. Au Paris des touristes se substitue alors une autre capitale, celle des embouteillages et du métro. Travail sociologique qui s'adresse plus à l'intelligence qu'à l'œil.

### Un pâle reflet

Plus lourdement didactique, le Suédois Anders Aberg oppose une favela de Rio, reconstituée en terre et en toits de tôle, à un accordéon géant dans lequel on entre pour écouter des poèmes du gai folklore nordique. A côté, un Charlie Chaplin se dresse au sommet d'une pièce montée en rouages extraits des « Temps modernes ». Proust se plaignait des œuvres où la thèse est aussi présente et gênante qu'une étiquette oubliée sur l'objet acheté. Ici, s'il ne reste malheureusement que l'étiquette, l'intention (« mettre une note d'humanité ») était pourtant louable.

A l'opposé, les œuvres intimistes se multiplient ; les journaux d'Annette Messager, ou ces livres émouvants enfouis sous terre pendant plusieurs mois par les sœurs Schmidt-Heins. Ils sont là, pages jaunies, gondolées, mangées par l'humidité, la rouille, les saisons. Colette se construit une pièce dont elle pare les murs de tissus brillants et doux, gaufrant la soie ou la drapant de façon telle qu'elle suggère de chaudes intimités. Au centre du cocon protecteur, l'artiste dort, apaisée : « Le caméléon change de couleur pour se conformer à l'extérieur. Je fais le contraire : je fabrique autour de moi mon propre univers. »

La peinture « traditionnelle », elle, n'est représentée que par des artistes indifférents ou consacrés. Olivier Mosset participait déjà à la Biennale de 1967. Marc Devade jouit d'une renommée internationale. Leur présence dénonce en fait l'absurdité du statut qui régit cette manifestation. Ces artistes ont effectivement, conformément au règlement de la Biennale, moins de trente-cinq ans. Mais la « jeune » création n'est pas forcément l'avant-garde. Dominique Thiolat se souvient trop de l'abstraction des années 1950. Sur la lancée du *minimal art* et du *kitsch*, le tout teinté d'écologie, le sculpteur Terry Allen propose quelques blocs de métal, quelques kilos de terre et, sur une machine à écrire, met un corbeau venu de chez Bob Wilson. Bjorn Noorgaard agrément ses environnements de rappels d'un Kienholz affadi.

Audacieuse, la Biennale ? Sage, bien sage. Un pâle reflet des galeries parisiennes et new-yorkaises d'il y a déjà beaucoup d'années.

FRANCE HUSER